

Les manoeuvres du I^e corps d'armée

Autor(en): **Feyler, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **47 (1902)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-337987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES MANŒUVRES DU II^e CORPS D'ARMÉE

Pas plus que nous ne l'avons fait jusqu'ici, nous ne publions un long récit des grandes manœuvres. Les récits de ce genre trouvent rarement des lecteurs. Nous nous limiterons cette année-ci à l'étude d'une seule question : Comment le règlement d'exercice de l'infanterie, chapitre du combat, a-t-il été appliqué par les divisions en présence, spécialement par la III^e division ?

Le matin du 12 septembre, la V^e division (rouge) ayant franchi l'Aar à Wangen, se trouvait rassemblée au nord d'Inkwyl. Avis lui avait été donné qu'un important détachement ennemi avait passé la nuit à Berthoud, et qu'une avant-garde s'était avancée jusqu'à Kirchberg. Elle a l'ordre d'entreprendre sur ce point une vigoureuse offensive. Son mouvement peut commencer dès 8 heures.

Inversément, la III^e division (blanche) doit attaquer le détachement ennemi qui lui est signalé marchant de Wangen sur Herzogenbuchsée.

Cette division marche directement de Kirchberg sur Herzogenbuchsée par Höchstetten-Winistorf.

La V^e temporise. Elle attend des renseignements de sa cavalerie d'exploration qui ne lui en fournit point. A 8 h. 25 seulement son chef décide de marcher, mais voulant éviter le défilé que suit dans la combe d'Ifwyl la route directe, il incline à droite sur Huniken avec l'intention de gagner de là, à travers champs, St-Niklaus. Mais la pluie a fait d'un sol déjà naturellement humide une vaste fondrière. Impossible de faire passer les colonnes d'une division dans ces marécages. Après avoir pendant une heure marché par la droite, force est de rétrograder à gauche et de gagner par Heriswyl la route de Kirchberg. Au moment où la tête d'avant-garde aperçut depuis la hauteur d'Heinrichswyl cette route, elle donne dans le flanc gauche du premier bataillon de la III^e division. Ce bataillon fait un à-gauche. Deux batteries viennent l'appuyer dans la

plaine à un millier de mètres seulement des tirailleurs rouges, et le combat s'engage.

Ce bataillon de la III^e division appartient au 17^e régiment. Celui-ci lance ses compagnies successivement en avant contre le 18^e qui garnit toute la ligne des crêtes. Elles avancent avec une audace qu'explique seule l'absence complète de projectiles. Les juges de camp font reculer les trop ardents petits paquets.

Pendant ce temps, le divisionnaire blanc masse ses trois autres régiments sur sa gauche. Il les lance à travers des taillis épais qu'ils passent non sans peine, se buttent, à la lisière, contre le large et profond obstacle que forme un ruisseau grossi par la pluie d'orage, le franchissent sur une multitude de petits ponts de circonstance rapidement jetés, et, sous la protection d'une artillerie bien postée et de force double de celle de l'adversaire, viennent donner dans la droite ennemie. En vain un nouveau régiment de réserve arrive à la rescousse, son arrivée est tardive. Quant à la X^e brigade de la V^e division, elle est occupée à l'extrême-gauche à entreprendre dans la combe un mouvement offensif.

L'attaque en masse, à travers bois, de la III^e division, est considérée comme réussie. La V^e division se retire au nord de la ligne du chemin de fer de Soleure à Herzogenbuchsée.

Pour le lendemain, 13 septembre, l'un et l'autre adversaire a reçu l'ordre de renouveler son attaque. Le premier combat se déroula sur la croupe herbeuse où s'étale le village d'Aeschi. La III^e division y poussa ses brigades vivement en une longue ligne de tirailleurs rendue bientôt très dense par l'entrée en ligne de réserves successives. Même manœuvre de la part de la V^e division. On se mitraille ainsi sur 1 $\frac{1}{2}$ km. de front à 200 m. de distance pendant vingt minutes.

Mais la III^e division n'a pu mettre en ligne son artillerie obligée d'avancer par des chemins bourbeux. Les six batteries de la V^e au contraire parviennent à ouvrir un feu violent. La III^e division reçoit l'ordre de battre en retraite.

Elle le fait en bon ordre, à travers le marais, pour aller occuper la position de Höchstetten-Hellsau, d'où après une poursuite de trois heures, l'ennemi l'a délogée, l'obligeant à continuer sa retraite sur St-Niklaus. Dans la poursuite comme dans la retraite, les unités de soutiens et de réserve prirent la formation en ligne, plus souvent dans les compagnies la colonne par peloton. L'artillerie ne manqua pas de buts.

Le 14 septembre, la division blanche occupa la position de Rudswyl, spécialement la cote 564. Entrons dans quelques détails.

De St-Niklaus à Kirchberg la route principale suit la plaine, une vraie plaine que mouvementent à peine quelques ondulations légères. La principale de ces ondulations, cotée 510, tandis que le niveau moyen de la plaine est à 495, est située à l'est d'Ersigen. Elle s'étend parallèlement à l'Emme sur une largeur de 500 m. environ, à la hauteur de la position de Rudswyl, cote 564, dont elle semble être, à l'autre lisière du village, un prolongement vers l'ouest. Son front, dirigé contre St-Niklaus, est perpendiculaire à la grand'route.

Depuis le village de Niederösch, cette grande route est flanquée à l'ouest par une grande colline boisée dont la position 564 forme, à l'extrémité sud, un éperon découvert, avançant vers l'ouest sur la plaine. Les bois qui couronnent cette colline et qui s'étalent vers l'est jusqu'à la route de Winigen à Berthoud, ont du nord au sud, soit de Niderösch à la position 564, une largeur de trois kilomètres. Très peu de clairières. Mais à cinq à six cents mètres environ au nord de la position un angle rentrant, qui permet d'occuper une lisière d'où une première ligne d'infanterie peut battre la plaine et la lisière opposée qui constitue l'autre côté de l'angle. Le parcours de ces bois, sans être difficile, est cependant coupé ici et là par des fourrés, des taillis, des sapinières, qui non seulement ralentissent la marche, mais sont de nature à rompre l'ordre d'unités un peu considérables.

Dès le premier coup d'œil on devine le point faible de la position : c'est la ligne des bois. Les bois, en effet, quoi qu'en ait dit un homme d'épée, ne sont pas faits pour l'amour exclusivement, ils sont faits aussi pour la guerre.

En conséquence, le commandant de la division blanche se borna à mettre sur son front immédiat et dans la plaine un régiment d'infanterie seulement et le demi-bataillon du génie — sauf les hommes nécessaires à la construction d'une passerelle sur l'Emme — et tout le reste de la division, soit trois régiments plus les carabiniers, furent portés à droite, dans le bois. Le 10^e régiment occupa immédiatement la lisière est et celle de l'angle avancé; la VI^e brigade et les carabiniers furent tenus prêts à avancer dans le bois à la rencontre de l'ennemi.

Quant à l'artillerie, elle prit position : quatre batteries à la

cote 564, deux à l'est d'Ersigen. De ces deux points, elle pouvait couvrir toute la plaine de ses projectiles.

Le colonel-divisionnaire Scherz, de son côté, marcha à l'attaque en deux colonnes. Dans la plaine, ses batteries prirent successivement position, en plusieurs échelons, et se mirent en devoir de combattre l'artillerie blanche. En même temps la X^e brigade avançait, un régiment dans la plaine, l'autre à flanc de coteau. La IX^e brigade et les carabiniers 8 entrèrent sous bois.

Mais cette marche sous bois ne s'exécuta pas avec l'ordre voulu ; comme il arrive souvent, en cas pareil, les unités se mêlèrent ; certains bataillons se laissèrent gagner par la pente, et sortant trop tôt du couvert tombèrent sous le feu du 10^e régiment à l'angle rentrant de la forêt. En outre, la cohésion ne semble pas avoir été maintenue entre les deux régiments de la IX^e brigade. Ils se firent battre successivement par l'infanterie du défenseur, avançant en masse sous la forêt. Il en avait été de même dans la plaine, où deux bataillons, animés d'un courage inconsidéré, avaient tenté une attaque partielle, sans être soutenus.

Ainsi l'attaque échoua sur toute la ligne.

Ici, nous ouvrons une longue parenthèse. La *United Service Gazette*, de Londres, publie un article dans lequel sont critiquées les manœuvres d'automne allemandes. Cet article s'appuie, principalement, sur les rapport de M. A. G. Hales, correspondant du *Daily Express* aux manœuvres allemandes et revenu récemment du sud de l'Afrique, où il a suivi la guerre actuelle contre les Boers. Nous empruntons à la *France militaire* le résumé qu'elle a publié de cet article :

Les grandes manœuvres exécutées récemment sur le continent — nous entendons celles des armées française et allemande — sont faites pour nous confirmer dans la croyance, exprimée par nous plus d'une fois, qu'aucune de ces armées continentales n'aurait fait mieux, dans le sud de l'Afrique, que nos propres troupes, si critiquées. C'était un aphorisme du grand Napoléon, que les troupes agissent en temps de guerre comme elles agissent en temps de paix. L'expérience a prouvé que ce dicton a un grand fond de vérité, et nous en venons à cette conclusion que les fautes et les erreurs commises durant la dernière quinzaine par les officiers et les soldats français et allemands, dans la guerre figurée, auraient été également commises par eux dans une campagne réelle.

Parmi les points faibles les plus frappants remarqués par le correspondant mentionné plus haut chez les troupes allemandes, il note la façon mécanique et inintelligente avec laquelle s'exécute le service des éclaireurs, la maladresse

dans le maniement de l'artillerie, l'absence visible de toute exacte appréciation de la nature et des forces des chevaux dans la conduite de la cavalerie, les formations à rangs serrés conservées par l'infanterie sous le feu, ce qui aurait eu pour résultat, si les fusils avaient eu des balles, de faire faucher ses rangs comme la faux abat le foin.

Pour le service d'éclaireur, le 17 septembre, l'empereur étant présent, alors que, évidemment, officiers et soldats devaient faire de leur mieux pour mériter l'approbation du souverain, le parti Bleu a poussé en avant avec une grande rapidité, en lançant des éclaireurs qui, à la manière dont ils exécutaient ce service, étaient presque inutiles. Ils ne montraient aucune aptitude pour cette partie du service, s'exposant follement et n'ayant pas l'idée de s'abriter. S'ils avaient opéré en Afrique, contre les Boers, les quatre cinquièmes d'entre eux auraient été anéantis. « Le service d'éclaireur le plus mal exécuté que j'aie jamais pu voir dans l'Afrique du Sud, observe le correspondant, était loin d'être aussi dépourvu d'intelligence et d'initiative. »

Quant à l'artillerie, le même correspondant constate qu'elle a trompé son attente à tous les points de vue. Il a vu, dit-il, l'artillerie anglaise à cheval, dans la guerre actuelle, servir ses pièces sous un feu terrible de mousqueterie, les hommes tombant à côté des canons : et cependant, dans la guerre actuelle, le canonnier anglais est plus calme, plus rapide, plus adroit que le canonnier allemand ; il donnerait beaucoup pour voir une batterie allemande opérant contre un commando boer dans une forte position. Si les Allemands ne faisaient pas moitié mieux qu'au temps des manœuvres de ce jour, les Boers leur prendraient tous les canons qu'ils mettraient en campagne.

Pour la cavalerie, celle du parti Bleu a produit un grand effet scénique, mais qui n'avait rien de commun avec la guerre. Les chevaux ont montré qu'ils étaient bien dressés, les hommes bien instruits et superbement en selle ; mais ils ne semblent pas comprendre le cheval. Régiments après régiments galopèrent follement dans les terres labourées, exigeant énormément des chevaux avant d'être à bonne distance de l'ennemi qui, parfaitement abrité, tirait sur eux. Les chevaux n'en pouvaient plus juste au moment où il fallait leur demander le plus.

Quant à l'infanterie, le correspondant anglais a vu l'infanterie des deux partis tirer l'une sur l'autre à moins de 700 mètres, et aucun des deux partis ne cherchant à s'abriter. Les hommes se présentaient debout et s'envoyaient réciproquement salves sur salves. Si les cartouches avaient été à balle, il ne serait resté, ce jour-là, que peu de fantassins à l'empereur.

Le journal conclut comme suit :

Le fait des récentes manœuvres montre que l'armée allemande est aussi en arrière de l'époque que l'était la nôtre quand a commencé la guerre actuelle du sud de l'Afrique. Nous sommes si accoutumés à considérer la force armée de l'Allemagne comme représentant la perfection de l'organisation et de l'instruction militaires que nous sommes disposés à oublier la lenteur apportée dans le passé, par les autorités militaires de l'empire, à reconnaître les changements nécessités par l'adoption d'armements perfectionnés. Les terribles pertes subies dans les anciennes batailles de la guerre franco-allemande leur ont montré la nécessité absolue d'avoir des formations nouvelles, par suite de circonstances nouvelles. Ce ne fut qu'après que la garde prussienne eut perdu 6000 hommes,

fauchés en dix minutes, en marchant contre le village de Saint-Privat, le jour de Gravelotte, qu'ordre fut donné de renoncer aux rangs serrés pour marcher sous le feu. Or, la manière dont les troupes allemandes ont été conduites, durant les dernières manœuvres impériales, prouve que les leçons que nous avons reçues pendant les deux dernières années n'ont pas encore produit d'effet sur l'esprit militaire allemand.

La France militaire examine si l'infanterie française mériterait les mêmes reproches que l'allemande et conclut affirmativement.

L'appréciation du critique anglais, dit-elle, est en grande partie fondée en ce qui nous concerne, et cela grâce à l'*abus* des formations par le flanc des subdivisions.

Remarquez que je dis l'*abus* et non l'emploi.

Ces formations, éminemment souples, permettant aux grandes et moyennes distances de modifier facilement et sans à-coups l'orientation des unités, de se couler dans les cheminements du terrain, de s'ouvrir rapidement pour traverser une zone battue par l'artillerie et de se resserrer ensuite pour suivre un couloir étroit, sont, grâce à Dieu, admises maintenant en France par tout le monde.

Ce qui a beaucoup contribué à les faire admettre, d'ailleurs, ce sont moins leurs propriétés évolutives que les déclarations des écoles de tir sur leur vulnérabilité moindre aux grandes distances que celle des formations en ligne. Puis, à l'usage, on les a trouvées si commodes qu'on a perdu de vue les renseignements des mêmes écoles de tir et les prescriptions du règlement sur leur vulnérabilité aux petites distances.

Dès qu'on arrive en deçà de mille mètres, les colonnes de section prises d'écharpe deviennent plus vulnérables que les formations en ligne, et, en outre, la pénétration de la balle, qui mettra trois et même quatre hommes hors de combat, les rend éminemment dangereuses aux petites distances.

Mais ce n'est rien que de considérer une section par le flanc isolé. Il faut songer aux effets du feu sur des groupes de sections.

Nul n'ignore qu'une colonne de compagnie en prise au feu est on ne peut plus vulnérable jusqu'à 1200 ou 1300 mètres, et personne, il y a quelques années, ne songeait à la possibilité de donner l'attaque décisive avec des colonnes de compagnie à intervalles plus ou moins grands.

La formation naturelle des assauts, celle d'ailleurs que les Allemands employaient à la fin de la campagne de 1870, et celle à laquelle les Russes sont arrivés à la fin de la guerre de 1877, c'était une série de *lignes déployées* venant successivement se fondre dans la ligne des tirailleurs, lui faisant faire chacune un bond en avant, l'amenant à distance de charge et l'enlevant enfin pour jeter à la fois tout ce flot montant d'hommes sur la position à enlever.

Je reste fermement persuadé que cette méthode était la bonne.

Aujourd'hui, on a voulu faire mieux, et la facilité du cheminement dans les unités marchant par le flanc des subdivisions, l'aisance avec laquelle jusqu'au dernier moment on peut les faire obliquer pour les pointer sur l'objectif définitif, ont peu à peu entraîné la plupart des conducteurs d'infanterie à faire donner l'assaut par des troupes suivant de près dans cette formation la ligne des tirailleurs.

Aussi que voyons-nous maintenant ?

Une première ligne, mince, souple, engage le combat, utilise le terrain. L'entrée en action des compagnies de réserve des bataillons de première ligne l'amène en la nourrissant un peu, tout en la laissant à peu près sur un rang, jusqu'à 400 ou 500 mètres de l'ennemi.

L'arrivée de quelques compagnies de deuxième ligne porte la chaîne jusqu'à 250 ou 200 mètres, et l'assaut est alors donné par des bataillons qui s'avancent par le flanc des subdivisions, les sections de chaque compagnie le plus souvent à six pas d'intervalle seulement, les compagnies quelquefois à quelques pas seulement l'une de l'autre.

A 150 ou 100 mètres en arrière, et parfois à moindre distance encore, viennent d'autres compagnies dans la même formation.

L'aspect de ces masses est imposant, le spectacle est superbe ; on a le sentiment d'une grande puissance de choc.

Oui, mais arriverait-on au choc ?

Si nous avons tout au long publié ces citations, c'est que le spectacle des manœuvres du II^e corps d'armée nous conduit aux mêmes critiques que celles adressées par la presse militaire anglaise aux infanteries allemande et française. Les deux journées consacrées aux exercices de corps d'armée contre la division *welche* nous en fourniront des preuves plus précises encore. Nous les examinerons avant de conclure.

